

prend le nom de miséricorde. Quand Dieu a fait le ciel et la terre, rien ne s'est opposé à sa volonté; quand Dieu convertit les pécheurs, il faut qu'il surmonte leur résistance, et qu'il combatte, pour ainsi dire, sa propre justice en lui arrachant ses victimes. Or cette bonté, qui se roidit contre tant d'obstacles, est sans doute plus abondante que celle qui ne trouve point d'empêchements à ses bienheureuses communications : c'est pourquoi les Écritures divines disent que « Dieu est riche en miséricorde<sup>1</sup>, » que les richesses de sa miséricorde [sont infinies et inépuisables.]

## SECOND POINT.

Après vous avoir parlé, chrétiens, de la partie la plus douce de la pénitence, la suite de mon évangile demande que je vous représente en peu de paroles la partie difficile et laborieuse. Il paraît d'abord incroyable que la justice divine doive avoir sa place dans la conversion des pécheurs; puisqu'il semble qu'elle se relâche de tous ses droits, pour donner à la seule miséricorde toute la gloire de cette action. Toutefois écoutons le Sauveur du monde, qui nous avertit dans notre évangile : « Les anges se réjouissent, dit-il, sur un pécheur faisant pénitence. » Qu'est-ce à dire, faire pénitence? Si nous entendons faire pénitence selon les maximes de l'Évangile; certainement faire pénitence, c'est faire ce que dit saint Jean : « des fruits dignes de pénitence<sup>2</sup>. » Or ces fruits dignes de pénitence, selon le consentement de tous les docteurs, ce sont des œuvres laborieuses, par lesquelles nous vengeons nous-mêmes sur nos propres corps la bonté de Dieu méprisée. C'est à quoi il nous exhorte par son prophète : « Retournez à moi, dit-il, retournez à moi de tout votre cœur, en pleurs, en jeûnes, en gémissements dans le sac, dans la cendre et dans le cilice<sup>3</sup>! »

Et, pour entendre cette doctrine, figurez-vous un pauvre pécheur qui, reconnaissant l'horreur de son crime, considère la main de Dieu armée contre lui, et regarde qu'il va supporter le poids de sa juste et impitoyable vengeance. De là les craintes, de là les frayeurs, de là les douleurs amères et inconsolables. Au milieu de ces effroyables langueurs la sainte pénitence se présente à lui pour soulager ses infirmités par ses salutaires conseils; elle lui fait voir dans les Écritures, que Dieu dit lui-même : « Je ne me vengerai pas deux fois d'une même faute; » et ailleurs : « Si nous nous jugeons, nous ne serions pas jugés<sup>4</sup>. » Lui

<sup>1</sup> Ephes. II, 4.<sup>2</sup> Luc. III, 8.<sup>3</sup> Joel. II, 18.<sup>4</sup> 1. Cor. XI, 31.

ayant remontré ces choses : Aie bon courage, dit-elle, prévins la justice par la justice. Dieu se veut venger, venge-le toi-même; sa colère est armée contre toi, arme tes propres mains contre tes propres iniquités : Dieu recevra en pitié le sacrifice d'un cœur contrit que tu lui offriras pour l'expiation de ton crime; et sans considérer que les peines que tu t'imposes ne sont pas une vengeance proportionnée, il regardera seulement qu'elle est volontaire. Là-dessus le pécheur s'éveille, et regardant la justice divine si fort enflammée contre nous, et que d'ailleurs il est impossible de lui résister; il voit qu'il est impossible de faire autre chose que de se joindre à elle pour en éviter la fureur, de prendre son parti contre soi-même, et de venger par ses propres mains les mystères de Jésus violés, son Saint-Esprit affligé, et sa majesté offensée. C'est pourquoi il se transporte en esprit en cet épouvantable jugement où voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit; il se met en quelque sorte en sa place : de criminel il devient le juge : il s'accuse, c'est la confession; il se condamne, c'est la contrition; et il se punit, c'est la satisfaction.

Et premièrement il s'accuse : et voyant dans les Écritures que Dieu menaçant les pécheurs, leur dit : « Je te mettrai contre toi-même<sup>1</sup>; » il prévient cette sentence très-équitable, et il témoigne lui-même son iniquité. Il dit hautement avec David : « J'ai péché au Seigneur<sup>2</sup>; » il dit encore avec Daniel : « Nous avons péché, nous avons mal fait, nous avons transgressé vos commandements, nous avons laissé vos préceptes et vos jugements; à vous la gloire, à vous la justice : à nous la confusion et l'ignominie<sup>3</sup>! » Il dit avec le Publicain : « O Dieu, ayez pitié de moi, misérable pécheur<sup>4</sup>! » Il va au tribunal de la pénitence, il a recours aux clefs de l'Église. Une fausse honte l'arrête : O honte, dit-il, qui m'étais donnée pour me retenir dans l'ardeur du crime, et qui m'as abandonné si mal à propos, il est temps aussi que je t'abandonne; et t'ayant perdue malheureusement pour le péché, je te veux perdre utilement pour la pénitence. Là il découvre avec une sainte confusion ses profondes et ignominieuses blessures, il se reproche lui-même sa lâcheté devant Dieu et devant les hommes. Que demandez-vous, justice divine? qu'est-il nécessaire que vous l'accusiez? Il s'accuse lui-même volontairement.

Mais il ne suffit pas qu'il s'accuse; il faut encore qu'il se condamne. Expliquez-le-nous, ô

<sup>1</sup> Ps. XLIX, 21.<sup>2</sup> II. Reg. XII, 13.<sup>3</sup> Dan. III, 29, 30.<sup>4</sup> Luc. XVIII, 13.

grand Augustin<sup>1</sup>! « Faites dès à présent, nous dit-il, ce que Dieu vous menace de faire lui-même; cessez de détourner vos regards de dessus vous, en vous dissimulant vos actions, et mettez-vous vous-même devant votre face. Montrez ensuite sur le tribunal de votre conscience; soyez votre juge : que la crainte vous tienne lieu de bourreau, et que par son tourment elle produise en vous une salutaire confession. Mais lorsque vous aurez ainsi confessé votre péché, appliquez-vous sérieusement et travaillez sans relâche à guérir les plaies qu'il vous a faites. Votre premier travail doit être de vous déplaire à vous-même, de condamner et d'attaquer vos péchés, et de changer en mieux votre vie : » *Prior labor ut displiceas tibi, ut peccata expunges, ut mueris in melius.* C'est ainsi que firent les Ninivites. Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues. « Ninive est véritablement renversée, puisque tous ses mauvais desirs sont changés en bien; elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice; la superfluité de ses banquets, en un jeûne austère; la joie dissolue de ses débauches, aux saints gémissements de la pénitence : » *Subvertitur plane Ninive, cum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur; subvertitur, inquam, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum<sup>2</sup>.* O ville heureusement renversée! Renversons Ninive en nous.

Mais écoutons encore : il ne suffit pas de nous condamner, il ne suffit pas de changer nos mœurs. La bonté entreprenant sur la justice, la justice fait quelques réserves. Parce que Jésus-Christ est bon, il ne faut pas que nous soyons lâches : au contraire nous devons être d'autant plus rigoureux à nous-mêmes, que Jésus-Christ est plus miséricordieux. [C'est dans ces dispositions que le saint roi pénitent disait à Dieu :] « Je mange la cendre comme le pain, et je mêle mon breuvage de mes larmes, à cause de votre colère et de votre indignation : » *Quia cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscabam, a facie iræ et indignationis tuæ<sup>3</sup>.* [Les Ninivites entrèrent dans les mêmes sentiments :] « ils jugèrent le remède de la pénitence si efficace, qu'ils crurent que le jeûne même de tous leurs animaux leur serait salutaire : » *Ninivites, tam*

<sup>1</sup> In Ps. XLIX, n° 28, t. IV, col. 460. In Ps. XXXVII, n° 24, col. 306. In Ps. LIX, n° 5, col. 579.<sup>2</sup> S. Eucher. Lugd. Hom. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. t. VI, p. 646.<sup>3</sup> Ps. CI, 10, 11.

*manifestum judicantes afflictionis remedium, ut sibi etiam animalium crederent profuturum esse jejunium<sup>4</sup>.*

O spectacle digne de la joie des anges! parce que l'homme accuse, Dieu n'accuse plus : l'homme se joignant avec la justice, lui fait tomber les armes des mains; il l'affaiblit, pour ainsi dire, en la fortifiant : Dieu lui pardonne, parce qu'il ne se pardonne pas; Dieu prend son parti, parce qu'il prend le parti de Dieu : parce qu'il se joint à la justice contre soi-même, la miséricorde se joint à lui contre la justice. N'épargnons pas, mes frères, des larmes si fructueuses; frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur : plus nous déplorons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprochons du bien que nous avons perdu.

## SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE, SUR LA RÉCONCILIATION.

Motifs pressants que Jésus-Christ emploie pour nous porter à une affection mutuelle. Le sacrifice d'oraison, incapable de plaire à Dieu, s'il n'est offert par la charité fraternelle. Obligation de prier avec tous nos frères et pour tous nos frères : pourquoi ne pouvons-nous nous en acquitter si nous les haïsons. Combien aveugles et injustes les aversions que nous concevons contre eux. Condition que Dieu nous impose pour obtenir le pardon de nos fautes.

Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te; relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum.

Si étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous; laissez-là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère : après cela vous viendrez présenter votre offrande. Matth. V, 23, 24.

Certes la doctrine du Sauveur Jésus est accompagnée d'une merveilleuse douceur, et toutes ses paroles sont pleines d'un sentiment d'humanité extraordinaire; mais le tendre amour qu'il a pour notre nature, ne paraît en aucun lieu plus évidemment que dans les différents préceptes qu'il nous donne dans son Évangile pour entretenir inviolablement parmi nous le lien de la charité fraternelle. Il voyait avec combien de fureur les hommes s'arment contre leurs semblables; que des haines furieuses et des aversions implacables divisent les peuples et les nations; que parce que nous sommes séparés par quelques fleu-

<sup>1</sup> S. Eucher. Lugd. Hom. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. t. VI, p. 616.

ou par quelques montagnes, nous semblons avoir oublié que nous avons une même nature : ce qui excite parmi nous des guerres et des dissensions immortelles, avec une horrible désolation et une effusion cruelle du sang humain.

Pour calmer ces mouvements farouches et inhumains, Jésus nous ramène à notre origine; il tâche de réveiller en nos âmes ce sentiment de tendre compassion que la nature nous donne pour tous nos semblables, quand nous les voyons affligés : par où il nous fait voir qu'un homme ne peut être étranger à un homme; et que si nous n'avions perverti les inclinations naturelles, il nous serait aisé de sentir que nous nous touchons de bien près. Il nous enseigne que « devant Dieu, » il n'y a ni Barbare, ni Grec, ni Romain, ni « Scythe », et, fortifiant les sentiments de la nature par des considérations plus puissantes, il nous apprend que nous avons tous une même cité dans le ciel, et une même société sur la terre; et que nous sommes tous ensemble une même nation et un même peuple, qui devons vivre dans les mêmes mœurs, selon l'Évangile, et sous un même monarque qui est Dieu, et sous un même législateur qui est Jésus-Christ.

Mais d'autant plus que la discorde et la haine n'anime pas seulement les peuples contre les peuples, mais qu'elle divise encore les concitoyens, qu'elle désole même les familles : en sorte qu'il passe pour miracle parmi les hommes, quand on voit deux personnes vraiment amies; et que nous nous sommes non-seulement ennemis, mais loups et tigres les uns aux autres : combien emploie-t-il de raisons pour nous apaiser et pour nous unir ! avec quelle force ne nous presse-t-il pas à vivre en amis et en frères ! Et sachant combien est puissant parmi nous le motif de la religion, il la fait intervenir à la réconciliation du genre humain : il nous lie entre nous par le même nœud par lequel nous tenons à Dieu; et il pose pour maxime fondamentale : que la religion ne consiste pas seulement à honorer Dieu, mais encore à aimer les hommes. Est-il rien de plus pressant pour nous enflammer à une affection mutuelle ? et ne devons-nous pas louer Dieu de nous avoir élevés dans une école si douce et sous une institution si humaine ?

Mais il passe bien plus avant. Les injures que l'on nous fait, chères sœurs, nous fâchent excessivement : la douleur allume la colère; la colère pousse à la vengeance; le désir de vengeance nourrit des inimitiés irréconciliables : de là les querelles et les procès; de là les médisances et les calomnies; de là les guerres et les combats; de

<sup>1</sup> Colos. III, 11.

là presque tous les malheurs qui agitent la vie humaine. Pour couper la racine de tant de maux, je veux, dit notre aimable Sauveur, je veux que vous chérissiez cordialement vos semblables; j'entends que votre amitié soit si ferme, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. Si quelque téméraire veut rompre la sainte alliance que je viens établir parmi vous, que le nœud en soit toujours ferme de votre part : il faut que l'amour de la concorde soit gravé si profondément dans vos cœurs, que vous tâchiez de retenir même ceux qui se voudront séparer. Fléchissez vos ennemis par douceur; plutôt que de les repousser avec violence; modérez leurs transports injustes, plutôt que de vous en rendre les imitateurs et les compagnons.

Et en effet, mes sœurs, si l'orgueil et l'indocilité de notre nature pouvait permettre que de si saintes maximes eussent quelque vogue parmi les hommes; qui ne voit que cette modération dompterait les humeurs les plus altières ? Les courages les plus fiers seraient contraints de rendre les armes, et les âmes les plus outrées perdraient toute leur amertume. Le nom d'inimitié ne serait presque pas connu sur la terre. Si quelqu'un persécutait ses semblables, tout le monde le regarderait comme une bête farouche; et il n'y aurait plus que les furieux et les insensés qui pussent se faire des ennemis. O sainte doctrine de l'Évangile, qui ferait régner parmi nous une paix si tranquille et si assurée; si peu que nous la voulussions écouter ! qui ne désirerait qu'elle fût reçue par toute la terre avec les applaudissements qu'elle mérite ?

La philosophie avait bien tâché de jeter quelques fondements de cette doctrine; elle avait bien montré qu'il était quelquefois honorable de pardonner à ses ennemis : elle a mis la clémence parmi les vertus; mais ce n'était pas une vertu populaire, elle n'appartenait qu'aux victorieux. On leur avait bien persuadé qu'ils devaient faire gloire d'oublier les injures de leurs ennemis désarmés; mais le monde ne savait pas encore qu'il était beau de leur pardonner, avant même que de les avoir abattus. Notre Maître miséricordieux s'était réservé de nous enseigner une doctrine si humaine et si salutaire : c'était à lui de nous faire paraître ce grand triomphe de la charité, et de faire que ni les injures ni les opprobres ne pussent jamais altérer la candeur ni la cordialité de la société fraternelle. C'est ce qu'il nous fait remarquer dans notre évangile, avec des paroles si douces, qu'elles peuvent charmer les âmes les plus féroces : « Quitte l'autel, dit-il, pour te réconcilier à ton frère. »

Et quel est ce précepte, ô sauveur Jésus ? et comment nous ordonnez-vous de laisser le ser-

vice de Dieu, pour nous acquitter de devoirs humains ? est-il donc bienséant de quitter le Créateur pour la créature ! Cela semble bien étrange, mes sœurs; cependant c'est ce qu'ordonne le Fils de Dieu. Il ordonne que nous quittions même le service divin, pour nous réconcilier à nos frères : il veut que nos ennemis nous soient en quelque sorte plus chers que ses propres autels, et que nous allions à eux avant que de nous présenter à son Père; comme si c'était une affaire plus importante. N'est-ce pas pour nous enseigner, chères sœurs, que, devant lui, il n'est rien de plus précieux que la charité et la paix; qu'il aime si fort les hommes, qu'il ne peut souffrir qu'ils soient en querelle; que Dieu considère la charité fraternelle comme une partie de son culte; et que nous ne saurions lui apporter de présent qui soit plus agréable à ses yeux, qu'un cœur paisible et sans fiel, et une âme saintement réconciliée ? « O charité ineffable de Dieu pour les hommes ! s'écrie saint Jean Chrysostôme; il néglige l'honneur qui lui est dû, pour y substituer la charité envers le prochain. Interrompez, nous dit-il, mon culte, afin que votre charité soit persévérante : car la réconciliation avec son frère, est pour moi un vrai sacrifice : » *O ineffabilem erga homines amorem Dei, honorem suum despicit pro charitate erga proximum. Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut charitas tua maneat : nam vere sacrificium mihi est, reconciliatio cum fratre*. C'est ce que je traiterai aujourd'hui avec l'assistance divine; et j'en tirerai deux raisons du texte de mon évangile. Notre-Seigneur nous ordonne de nous réconcilier, avant que d'offrir notre présent à l'autel : c'est de ce présent et de cet autel, que je formerai mon raisonnement; et je tâcherai de vous faire voir que ni le présent qu'offrent les chrétiens, ni l'autel duquel ils s'approchent, ne souffrent que des esprits vraiment réconciliés : ce seront les deux points de cette exhortation.

#### PREMIER POINT.

Quand je parle des présents que les fidèles doivent offrir à Dieu, ne croyez pas, mes sœurs, que je parle des animaux égorgés qu'on lui présentait autrefois devant ses autels. Pendant que les enfants d'Aaron exerçaient le sacerdoce qu'ils avaient reçu par succession de leur père, les Juifs apportaient à Dieu des offrandes terrestres et corporelles : on chargeait ses autels d'agneaux et de bœufs, d'encens et de parfums, et de plusieurs autres choses semblables. Mais comme nous offrons dans un temple plus excellent, sur un autel plus divin, et que nous avons un pontife duquel

<sup>1</sup> S. Chrysost. in Matth. Hom. XVI, n° 9, t. VIII, p. 216.

le sacerdoce légal n'était qu'une figure imparfaite; aussi faisons-nous à Dieu de plus saintes oblations. Nous venons avec des vœux pieux, et des prières respectueuses, et de sincères actions de grâces, louant et célébrant la munificence divine, par Notre-Seigneur Jésus-Christ notre sacrificeur et notre victime : ce sont les oblations que nous apportons tous dans la nouvelle alliance. Nous honorons Dieu par ce sacrifice, et c'est de cet encens que nous parfumons ses autels; et afin que nous puissions faire de telles offrandes, Jésus notre grand sacrificeur nous a rendus participants de son sacerdoce : « il nous a faits rois et sacrificeurs à notre Dieu, » dit l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse. Mais puisque ce sacerdoce est spirituel, il ne faut pas s'étonner si notre oblation est spirituelle : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit que « nous offrons des victimes spirituelles, acceptables par Notre-Seigneur Jésus-Christ ». C'est là ce sacrifice de cœur contrit, sacrifice de louange et de joie, sacrifice d'oraison et d'actions de grâces, dont il est parlé tant de fois dans les Écritures : c'est le présent que nous devons à notre grand Dieu, et je dis qu'il ne lui peut plaire, s'il ne lui est offert par la charité fraternelle : sans elle, il ne reçoit rien; et par elle, il reçoit toutes choses : la charité est comme la main qui lui présente nos oraisons; et comme il n'y a que cette main qui lui plaise, tout ce qui vient d'autre part ne lui agréé pas.

Et pour le prouver par des raisons invincibles, je considère trois choses dans nos oraisons; qui toutes trois ne peuvent être sans la charité pour nos frères : le principe de nos prières; ceux pour qui nous prions; celui à qui nos prières s'adressent. Quant au principe de nos oraisons, vous savez bien, mes sœurs, qu'elles ne viennent pas de nous-mêmes : les prières des chrétiens ont une source bien plus divine. « Que pouvons-nous de nous-mêmes, sinon le mensonge et le péché, » dit le saint concile d'Orange<sup>3</sup> ? Le plus dangereux effet de nos maladies, c'est que nous ne savons pas même demander comme il faut l'assistance du Médecin : « Nous ne savons, dit l'apôtre saint Paul<sup>4</sup>, comment il nous faut demander. »

Eh, misérables que nous sommes, qui nous tirera de cet abîme de maux, puisque nous ne savons pas implorer le secours du Libérateur ? Ah ! dit l'apôtre<sup>5</sup>, « l'Esprit aide nos infirmités : » et comment ? « C'est qu'il prie pour nous, dit saint Paul, avec des gémissements incroyables. » Et quoi, mes sœurs, cet Esprit qui est appelé notre

<sup>1</sup> Apoc. v, 10.

<sup>2</sup> I. Petr. II, 5.

<sup>3</sup> Concil. Arausic. II, Can. XXII, Lab. t. IV, col. 1670.

<sup>4</sup> Rom. VIII, 26.

<sup>5</sup> Ibid.

paralet, c'est-à-dire, consolateur, a-t-il lui-même besoin de consolateur? que s'il n'a pas besoin de consolateur, comment est-ce que l'apôtre nous le représente priant et gémissant avec des gémissements incroyables? C'est que c'est lui qui fait en nous nos prières; c'est lui qui enflamme nos espérances; c'est lui qui nous inspire les chastes désirs; c'est lui qui forme en nos cœurs ces pieux et salutaires gémissements qui attirent sur nous la miséricorde divine. Nous retirons ce bonheur de notre propre misère, que, ne pouvant prier par nous-mêmes, le Saint-Esprit daigne prier en nous, et forme lui-même nos oraisons en nos âmes. De là vient que le grand Tertullien parlant des prières des chrétiens: « Nous offrons à Dieu, dit-il, une oraison qui vient d'une conscience innocente, et d'une chair pudique, et du Saint-Esprit, » *de carne pudica, de anima innocenti, de Spiritu sancto profectam*<sup>1</sup>. Ce serait peu que la conscience pure et que la chair pudique, s'il n'y ajoutait pour comble de perfection: qu'elle vient de l'Esprit de Dieu.

En effet, nos oraisons, ce sont des parfums; et les parfums ne peuvent monter au ciel, si une chaleur pénétrante ne les tourne en vapeur subtile, et ne les porte elle-même par sa vigueur. Ainsi nos oraisons seraient trop pesantes et trop terrestres, venant de personnes si sensuelles, si ce feu divin, je veux dire le Saint-Esprit, ne les purifiait et ne les élevait. Le Saint-Esprit est le sceau de Dieu, qui étant appliqué à nos oraisons, les rend agréables à sa majesté; car c'est une chose assurée: que nous ne pouvons prier, sinon par Notre-Seigneur Jésus-Christ; il n'y a point d'autre nom. D'ailleurs il n'est pas moins vrai que nous ne pouvons pas même nommer le Seigneur Jésus, « sinon dans le Saint-Esprit<sup>2</sup>; » et si nous ne pouvons nommer Jésus, à plus forte raison prier au nom de Jésus: donc nos prières sont nulles, si elles ne naissent du Saint-Esprit.

Examinons maintenant quel est cet Esprit. C'est lui qui est appelé « le Dieu de charité<sup>3</sup>; » c'est lui qui lie le Père et le Fils, dont il est le baiser: *osculum Patris et Filii*<sup>4</sup>. C'est lui qui se répandant sur les hommes, les lie et les attache à Dieu par un nœud sacré: c'est lui qui nous lie les uns avec les autres; c'est lui qui, par une opération vivifiante, nous fait frères et membres du même corps. Que si c'est cet Esprit qui opère en nos âmes la charité; celui-là ne prie pas par le Saint-Esprit, qui a rompu l'union fraternelle, et

qui ne prie pas en paix et en charité. Et toi qui empoisonnes ton cœur par des inimitiés irréconciliables, n'as-tu rien à demander à Dieu? et si tu le veux demander, ne faut-il pas que tu le demandes par l'esprit du christianisme? et ne sais-tu pas que l'esprit du christianisme est le Saint-Esprit? D'ailleurs, ignores-tu que le Saint-Esprit n'agit et n'opère que par charité? Que si tu méprises la charité, tu ne veux donc pas prier par le Saint-Esprit? et si tu ne veux pas prier par le Saint-Esprit, au nom de qui prieras-tu? par quelle autorité te présenteras-tu à la Majesté divine? sera-ce par tes propres mérites? mais tes propres mérites, c'est la damnation et l'enfer. Choisiras-tu quelque autre patron, qui par son propre crédit, te rende l'accès favorable au Père? Ne sais-tu pas que « tu ne peux aborder au trône de la miséricorde, sinon par Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>5</sup>; et que tu ne peux pas même nommer le Seigneur Jésus, sinon dans le Saint-Esprit<sup>6</sup>? » Quiconque pense invoquer Dieu en un autre nom qu'en celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa prière lui tourne à damnation. « Le Père, dit un ancien, n'écoute pas volontiers les prières que le Fils n'a point dictées: car le Père connaît les sentiments et les paroles de son Fils; il ne saurait recevoir ce que la présomption de l'esprit humain aurait pu inventer, mais uniquement ce que la sagesse de son Christ lui aura exposé: » *Nec Pater libenter exaudit orationem quam Filius non dictavit: cognoscit enim Pater Filii sui sensus et verba; nec suscipit quæ usurpatio humana excogitavit, sed quæ sapientia Christi exposuit*<sup>7</sup>.

Prions donc en charité, chères sœurs, puisque nous prions par le Saint-Esprit: prions avec nos frères, prions pour nos frères; et quoiqu'ils veuillent rompre avec nous, gardons-leur toujours un cœur fraternel, par la grâce du Saint-Esprit. Songeons que Notre-Seigneur Jésus ne nous a pas, si je l'ose dire, enseigné à prier en particulier; il nous a appris à prier en corps. « Notre Père, » qui êtes aux cieux<sup>8</sup>, » disons-nous: cette prière se fait au nom de plusieurs: nous devons croire, quand nous prions de la sorte, que toute la société de nos frères prie avec nous. C'est de quoi se glorifiaient les premiers fidèles: « Nous venons, » disait Tertullien, à Dieu comme en troupe: » *Quasi manu facta ambimus*: « cette force, cette violence que nous lui faisons, lui est agréable: » *hæc vis Deo grata est*<sup>9</sup>. Voyez, mes sœurs, que

<sup>1</sup> Hebr. IV, 16.

<sup>2</sup> I. Cor. XII, 3.

<sup>3</sup> Oper. imperfect. in Matth. Hom. XIV, int. Oper. S. Chrysost. t. VI, p. 78.

<sup>4</sup> Matth. VI, 9.

<sup>5</sup> Apolog. n° 39.

les prières des frères, c'est-à-dire, les prières de la charité et de l'unité, forcent Dieu à nous accorder nos demandes. Écoutez ce qui est dit dans les Actes: « Tous ensemble unanimement, ils levèrent la voix à Dieu<sup>1</sup>. » Et quel fut l'événement de cette prière? « Le lieu où ils étaient assemblés trembla, et ils furent remplis du Saint-Esprit<sup>2</sup>. » Voilà Dieu forcé par la prière des frères; parce qu'ils prient ensemble, il est comme contraint de donner un signe visible que cette prière lui plaît: *Hæc vis Deo grata est*. Nous nous plaignons quelquefois que nos prières ne sont pas exaucées: voulons-nous forcer Dieu, chrétiens; unissons-nous, et prions ensemble.

Mais, quand je parle de prier ensemble, songeons que ce qui nous assemble, ce n'est pas ce que nous sommes enclos dans les murailles du même temple, ni ce que nous avons tous les yeux arrêtés sur le même autel. Non, non, nous avons des liens plus étroits: ce qui nous associe, c'est la charité. Chrétiens, si vous avez quelque haine, considérez celui que vous haïssez: voulez-vous prier avec lui? si vous ne le voulez pas, vous ne voulez pas prier en fidèle; car prier en fidèle, c'est prier par le Saint-Esprit: et comme c'est le même Esprit qui est en nous tous, comme c'est lui qui nous associe, il faut que nous priions en société. Que si vous voulez bien prier avec lui, comment est-ce que vous le haïssez? N'avons-nous pas prouvé clairement que c'est la charité qui nous met ensemble? Sans elle, il n'y a point de concordé; sans elle, il n'y a point d'unité: vous ne pouvez donc prier avec vos frères que par charité; et si vous les haïssez, comment priez-vous en charité avec eux?

Vous me direz peut-être que votre haine est restreinte à un seul, et que vous aimez cordialement tous les autres. Mais considérez que la charité n'a point de réserve: comme elle vient du Saint-Esprit, qui se plaît à se répandre sur tous les fidèles; aussi la charité, comme étant une onction divine, s'étend abondamment, et se communique avec une grande profusion. Quand il n'y aurait qu'un chaînon brisé, la charité est entièrement désunie, et la communication est interrompue. Vivons donc en charité avec tous, afin de prier en charité avec tous: croyons que c'est cette charité qui force Dieu d'accorder les grâces; et que si elle ne nous introduit près de lui, il est inaccessible et inexorable.

Mais ce n'est pas assez de prier avec tous nos frères, il faut encore prier Dieu pour tous nos frères: la forme nous en est donnée par l'Oraison dominicale, en laquelle nous ne demandons

rien pour nous seuls; mais nous prions généralement pour les nécessités de tous les fidèles. En vain prions-nous avec eux, si nous ne priions ainsi pour eux: car de même que nous ne pouvons exclure personne de notre charité, aussi ne nous est-il pas permis de les exclure de nos prières. C'est pourquoi l'apôtre Saint Paul, dans sa première à Timothée, recommande « que l'on fasse à Dieu des supplications et des prières, des demandes et des actions de grâce pour tous les hommes, pour les rois, et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, » *pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt*: pour toutes les conditions et tous les états; « car, ajoute-t-il, cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur, » *hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo*<sup>3</sup>. Que si Dieu a une si grande bonté que d'admettre généralement tous les hommes à la participation de ses grâces, s'il embrasse si volontiers tous ceux qui se présentent à lui; quelle témérité nous serait-ce de rejeter de la communion de nos prières ceux que Dieu reçoit à la possession de ses biens!

Il n'est point de pareille insolence, que lorsqu'un serviteur se mêle de restreindre à sa fantaisie les libéralités de son maître: et comment est-ce que vous observez ce que vous demandez à Dieu tous les jours, « que sa sainte volonté soit faite<sup>4</sup>? » car puisque sa volonté est de bien faire généralement à tous les hommes, si vous priez qu'elle soit accomplie, vous demandez par conséquent que tous les hommes soient participants de ses dons. Il est donc nécessaire que nous priions Dieu pour toute la société des hommes, et particulièrement pour tous ceux qui sont déjà assemblés dans l'Église, parmi lesquels le Fils de Dieu veut que vous compreniez tous vos ennemis et tous ceux qui vous persécutent: *Orate pro persecutibus vos*<sup>5</sup>. Que si vous priez pour eux, ils ne peuvent plus être vos ennemis; et s'ils sont vos ennemis, vous ne pouvez prier pour eux comme il faut. Ceux-là ne peuvent pas être vos ennemis, auxquels vous désirez du bien de tout votre cœur; et ceux pour qui vous priez, vous leur désirez du bien de tout votre cœur.

Certainement puisque vous priez Dieu qui est si bon et si bienfaisant, ce n'est que pour en obtenir quelque bien; et comme la prière n'est pas prière, si elle ne se fait de toutes les forces de l'âme, vous demandez à Dieu, avec ardeur, qu'il fasse du bien à ceux pour lesquels vous lui présentez vos prières. Encore si cette demande se devait faire devant les hommes, vous pour-

<sup>1</sup> I. Tim. II, 2, 3.

<sup>2</sup> Matth. VI, 10.

<sup>3</sup> Ibid. V, 44.

<sup>4</sup> Act. IV, 24.

<sup>5</sup> Ibid. 31.

<sup>1</sup> Apolog. n° 30.

<sup>2</sup> I. Cor. XII, 3.

<sup>3</sup> Joan. IV, 8, 16.

<sup>4</sup> S. Bernard. de divers. Sermon. LXXXIX, n° 1, t. 1, col. 1289. In Cantic. Sermon. VIII, ibid. col. 1285, 1286.